

Les pieds dans les racines

« *Originnaire de... ?* » « *T'es né où ?* » « *Lieu de naissance (champ obligatoire) ?* » « *Parisien ? Provincial ?* » Impossible d'y échapper, n'est-ce pas ? C'est toutes les semaines, sur tous les formulaires, à l'amorce de toute rencontre. L'origine. Et alors, me direz-vous ? Alors : je ne suis pas très au clair là-dessus manifestement...

Je suis un enfant ingrat. Dois-je croire. Je suis l'enfant ingrat de mon pays. Retournant dans ma ville natale, il y a quelques temps, j'ai lu dans le journal cette expression me concernant : « *L'enfant du pays* »... Et je me suis senti vaguement coupable.

Je m'explique : je suis né à Cosne-sur-Loire, petite ville située dans la Nièvre, non loin des vignes vallonnées du Sancerrois. J'y ai passé les seize premières années de ma vie. Or, je me suis aperçu récemment que lorsqu'on me demande d'où je viens, en privé ou en interview, je réponds bien souvent, sans l'ombre d'un scrupule : « *Je suis normand* ». La vérité, c'est que mon père est normand, nous avons une maison de famille au bord de la mer, j'y vais depuis trente-quatre ans, je pourrais même dire que j'y cours ventre à terre aussi souvent que possible parce que c'est là mon ultime refuge ; bref : je me *sens* normand. Sauf que : je suis nivernais, je viens de Cosne-sur-Loire, je suis donc un sale menteur quand je réponds avec l'assurance du cuistre : « *Je suis normand* ». Je suis un ingrat qui est parti et ne daigne même pas exprimer un tant soit peu de reconnaissance à l'égard de son pays... « *Vous venez d'où ?* » « *Je suis normand.* » Cuistre.

À vrai dire, je suis comme tout le monde : j'ai passé une enfance à la Frankie Addams, l'héroïne de Carson McCullers qui veut à tout prix fuir sa petite ville brûlante. J'étais comme tous les adolescents épris du désir d'aller voir ailleurs. Mais est-ce à dire que je n'aimais pas ma ville natale ? Je ne crois pas. L'essence même de l'adolescence, c'est de vouloir partir. J'aurais été le même partout. Le même à attendre « la vraie vie », à rêver d'amplitude, de rencontres, d'imprévu... Et j'ai beau mentir parfois sur mes origines, je ne peux pas m'empêcher d'avoir un pincement au cœur lorsque j'entends des cloches égrener les heures la nuit, il ne se passe pas une semaine sans que je ne repense aux rivières bordées d'herbes hautes, à l'odeur de la terre mouillée, aux coteaux à perte de vue, au PMU où, adolescent, j'apprenais à parler de tout et de rien, et à rêver... Autant de clichés et de sensations vissées dans le corps qui sont... la source. Oui, l'enfant ingrat et menteur finit toujours par trébucher sur son pavé de Venise. Je repense alors à ces mots d'Henri Calet : « *C'est mon enfance. Et je n'en ai qu'une.* »

« *En fait, je suis nivernais mais j'ai une maison de famille en Normandie alors, tu comprends, je me sens tout aussi normand...* » Faute avouée, etc. « *C'est curieux, j'étais persuadé que tu étais parisien...* » « *Comment ça ?* » « *Oui, tu as vraiment une tête de parisien.* » C'est l'ultime rebond au-

quel j'ai souvent droit. Voilà la Nièvre bien vengée. Et la Normandie rayée de la conversation. Parce que voilà : je n'ai pas forcément le temps de répondre quand on me demande d'où je viens. Non, on répond parfois à ma place, les gens adorent répondre à notre place : « *Tu as vraiment une tête de parisien.* » Ça arrive notamment lorsqu'il est question de nature et de campagne (deux drapeaux que je ne dois pas porter sur le visage à l'évidence). Bon, c'est vrai, je ne connais pas le nom des fleurs, ni des arbres, à quelques exceptions près ; il m'arrive de faire des confusions sur lesquelles je jeterai un voile pudique car l'objet de cette chronique n'est pas de me tirer trois balles dans le pied. Un parisien. Belle ironie du sort. On a beau mentir, dire la vérité, brandir ses racines, le fait de prendre une branche de coriandre pour du persil (trois balles dans le pied) vous gratifie d'un : « *Tu as une tête de parisien.* » « *Parce que ça existe les parisiens ?!* », dis-je souvent dans un élan supplémentaire de mauvaise foi.

J'ai écrit une chanson pour un garçon qui s'appelle Joseph d'Anvers, qui vient de la même région que moi et qui, comme moi, l'a quittée pour gagner Paris. Le morceau s'intitule « *En ville* » et se finit par : « *Des comme moi j'en connais des tas / Qui vivent ici dans cette ville / Des fois je me dis qu'il n'y a que ça / Paris est une province enfuie* ». Voilà ce que je leur dis aux parisiens qui me traitent de parisien alors que je m'apprêtais à leur mentir en prétendant que je suis normand (vous me suivez ?), je leur dis : « *Paris est une province enfuie* ».

Alors voilà : je suis un garçon qui se prend les pieds dans ses racines. Faut dire : je n'aime pas les monochromes. Ni en peinture, ni dans la vie. Les cases, toujours elles... C'est pourquoi j'ai cru bon m'inventer une cartographie personnelle sur laquelle cohabitent les vapeurs de Narguilés de Belleville et la pierre ancestrale d'une maison berrichonne, le béton de Berlin et l'écume de la Manche, les tuyaux bigarrés de Beaubourg et les champs de colza dont la curieuse odeur a accompagné quinze ans de ma vie... Tout ça à la fois. Mais ma plus grande liberté est encore sans doute celle d'écrire des livres qui se passent au beau milieu du désert texan ou dans la friche désertée de la frontière franco-espagnole. Quoi qu'on finira toujours par me demander si j'ai habité là-bas. Et je serai bien obligé de dire que non, je n'y suis jamais allé.

Arnaud CATHRINE